

Lise Gauvin, Brigitte Haentjens, Jean-Luc Doumont

Yvon Paré

Numéro 132, hiver 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37060ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2008). Compte rendu de [Lise Gauvin, Brigitte Haentjens, Jean-Luc Doumont]. *Lettres québécoises*, (132), 31–32.



☆☆☆

Lise Gauvin, *Quelques jours cet été-là*,
Paris, Punctum, 2007, 64 p., 9 €.

Jusqu'où aller quand on admire un écrivain ?

La fascination pour un écrivain pousse certains lecteurs sur ses traces. Ils cherchent à reconstituer sa vie par le biais de ses œuvres. Une aventure qui risque de les faire basculer dans des mondes étranges.

Marie étudie Albert Camus, l'auteur de *L'étranger* et de *Noces*, depuis des années. Après avoir ratissé ses carnets et ses romans, comme un archéologue le ferait d'un site historique, elle s'installe à Lourmarin, un village de Provence où l'écrivain a vécu un temps avant sa fin tragique. Elle retourne chaque mot comme une pierre et tente de trouver des aspects inédits à l'œuvre de cet écrivain décédé dans un accident d'automobile. Qui sait, peut-être aussi un texte inconnu.



LISE GAUVIN

Dès son arrivée, elle fait la connaissance du guide du château où se trouve une bibliothèque bien garnie. Toute une section y est consacrée à Camus. Rapidement, elle s'installe chez cet homme, suscitant des réactions et des regards suspects dans la communauté.

C'est alors que le plus naturellement du monde, il lui propose de venir habiter avec lui. « Ce sera plus commode, ajoute-t-il, pour vos travaux. » On aurait dit qu'elle s'attendait à cette offre, qu'elle n'était venue dans cet endroit que pour ces paroles dans lesquelles elle ne perçoit ni désir de séduction ni projet de conquête. Cette absence de sentiment la rassure. Elle n'est pas surprise de s'entendre accepter aussitôt, sans hésitation aucune. (p. 24)

Des recherches l'occupent pendant le jour, des lectures qu'elle fait à l'insu des responsables de la bibliothèque qui ne laissent pas entrer qui veut dans ce sanctuaire. Elle fouille, scrute des manuscrits et tombe sur une première version de *L'étranger*. Et il y a ce guide qui accueille les visiteurs, cet homme silencieux et secret. Ils vivent une forme d'amour la nuit, se tenant à une distance « camusienne » le jour.

Chaque soir ils se retrouvent sans qu'aucun mot ne soit prononcé. Une entente tacite veut qu'au cours de la journée, aucune allusion ne soit faite à leurs rencontres nocturnes.

Ils continuent à vaquer à leurs occupations quotidiennes comme si rien ne s'était passé. Ils continuent même à se vouvoyer. (p. 30)

Les gestes arrivent parce qu'ils doivent arriver, comme s'ils étaient dictés par une étrange fatalité. Les rituels de l'amour sont exécutés sans passion. Marie vit cette



relation dans la neutralité qui a marqué la destinée de Meursault, le héros de *L'étranger*. Une forme de retrait du monde où l'humain est témoin de sa vie et de celle des autres. Il n'y a pas de pulsion, de passion qui secoue l'univers. Seulement cette indifférence qui pousse Marie en marge de la société. Tout prendra une direction inattendue. Le dénouement surprend tout autant le lecteur que l'héroïne.

Lise Gauvin y démontre une belle sensibilité et une profonde connaissance de l'œuvre d'Albert Camus. Un seul regret : la brièveté de ce récit impressionniste. Cinquante pages, c'est peu. On en souhaiterait plus.

☆☆☆

Brigitte Haentjens, *Blanchie*, Sudbury,
Prise de parole, 2008, 264 p., 29,95 \$.

Jusqu'où la douleur entraîne-t-elle un humain ?

La perte d'un proche peut faire perdre tout équilibre. La vie devient une incroyable glissade qui semble ne jamais vouloir s'arrêter.

Dans *Blanchie*, de Brigitte Haentjens, un récit troué dit-on, la narratrice vit en chute libre depuis la mort tragique de son frère. Elle est dévastée et n'arrive plus à reprendre son travail de photographe, dérive dans son corps, l'esprit vide, la pensée au neutre. Le monde est devenu étranger. Elle continue à vivre pourtant, fuit en Europe, roule le jour et s'arrête dans des villages, s'installe dans une auberge, un café pour être encore près des vivants.



Brigitte Haentjens

Blanchie

Cette errance masque l'envie de mourir, la culpabilité et la responsabilité que la narratrice ressent devant cette mort. Il y a aussi la honte d'être du côté des vivants. Elle fait tout pour se punir et s'avilir.

Depuis je ne pouvais plus travailler ni / Écrire ni penser ni surtout / Photographier / Tout restait en chantier les projets abandonnés aussitôt qu'évoqués / Les livres ouverts les courants d'air / Mon esprit affolé tourbillonnait autour de vieilles idées / Déjà vu déjà vu (p. 11, 12, 13)

UN HOMME

Un homme dans un village d'Espagne ou du Portugal, on perd ses références tellement la course emporte tout. Ils font l'amour et une relation étrange s'installe, faite de violence et d'agressions. Un amour parsemé d'échappées et de retrouvailles.

Son désir surgissait à tous moments / Au milieu d'un repas bien arrosé / Dans le salon VIP de l'aéroport / Sur le quai d'une gare / Dans la rue / Il me prenait par le bras / Et m'engouffrait brutalement dans un hôtel / Il me poussait



BRIGITTE HAENTJENS

dans les toilettes / De grands restaurants / Où il commandait sans me consulter / Des plateaux de fruits de mer des huîtres / Du foie gras et du champagne / Il me prenait vite et brutalement (p. 108, 109)

La gestuelle de l'amour s'impose et lui rappelle qu'elle est un corps. Une dépossession et un avilissement total. L'homme la réduit peu à peu à l'état d'objet.

ZONES INAVOUABLES

Brigitte Haentjens s'aventure dans des zones inavouables. Le récit minimaliste, plein de « blancs » ou de « trous de mémoire », épouse la forme poétique pour faire ressentir cette spoliation. De plus en plus troublant et dérangeant à mesure que l'on progresse dans cette lecture. Heureusement, il y a la remontée, le retour à Montréal, la rencontre d'un homme, un projet qui démontre qu'il est possible d'échapper au désespoir. Elle en sort meurtrie, mais vivante.

Des photographies d'Angelo Barsetti proposent des images de désolation. On y palpe la peur, la fascination de la mort et la fragilité du corps. Un fort bel objet, ce qui ne gâche rien.

✕
Jean-Luc Doumont, *Petits hasards de la vie, une saga Made in Québec*, Paris, Atelier de presse, 2007, 440 p., 25 €.

Le mauvais visage qu'offre le réseau Internet

Tout doit être édité, sans sélection, sans censure, proclament certains écrivains en devenir. Il faut se libérer des éditeurs et au lecteur de choisir.

Ces adeptes de la diffusion tout azimut trouvent un véhicule de choix avec Internet. Il suffit de placer un texte sur un site et les visiteurs peuvent le télécharger pour un prix raisonnable. Une présentation racoleuse et un nouvel écrivain est né.

Jean-Luc Doumont a trouvé une niche dans un site ou une maison d'édition qui ignore le sens des mots « sélection » et « rigueur ». Un semblant d'éditeur qui fait penser à un village cinématographique dont les façades créent l'illusion.

Petits hasards de la vie, une saga Made in Québec, un pavé de plus de quatre cents pages, se présente comme un récit où un certain Serge Simoneau raconte sa vie et les malheurs qui ne cessent de l'accabler. Mort du père, du meilleur ami, de son demi-

frère, fausse couche de sa femme, dépression et alcoolisme. Le tout s'égaré dans de longues digressions où notre gestionnaire dans une société d'État écorche tout le monde, mélangeant réalité et fiction. Tous des incompetents, des menteurs et des manipulateurs. Les politiciens, les médecins, les infirmières, les fonctionnaires, les journalistes et les éditeurs sont des profiteurs. Tous des salauds, des opportunistes qui contemplent leur nombril. Impossible de se fier à quiconque dans ce monde du pour soi et de la réussite à tout prix.

Heureusement, notre Simoneau aime sa femme. Il ne cesse de le répéter, même si cette Hélène est à peu près absente du récit. Après un acte de contrition chez les Alcooliques anonymes, notre fils en manque de géniteur se refait une virginité grâce à l'écriture d'une biographie de Simoneau père. L'homme aurait joué un rôle important lors de la Révolution tranquille au Québec.

CHAOS

Un manuscrit jonché de fautes grammaticales, de non-sens, de grossièretés, d'idioties qui font sursauter à chaque page. On en vient à éprouver un plaisir malsain à poursuivre cette lecture pour voir quelles tortures l'auteur va infliger à la langue française. L'impression de devenir voyeur. « À peine vingt-quatre heures après son départ, j'ai reçu un message sur mon répondeur. Je l'ai pris lorsque je suis revenu d'avoir été me promener dehors pour changer d'air. » (p. 91)

Si seulement Jean-Luc Doumont mettait en pratique les conseils de son maître en écriture Marc Fisher. À le lire, on croirait qu'il a appris le français dans une grammaire rédigée par Jean Chrétien. « Elle doit être comme le vin, plus mature elle devient, plus meilleure elle devient. » (p. 134)

Jean-Luc Doumont démontre par l'absurde le rôle de l'éditeur et sa nécessité. *Petits hasards de la vie, cette saga Made in Québec* illustre les pires facettes de l'écriture et de l'édition. Aucune mise en page, toutes les règles bafouées dans une langue atroce.

